

Les matins d'avant

L'aube... C'est l'instant d'une déchirure dans le silence. La percée du gris dans le noir, la nuit qui expire. Les ombres sont recroquevillées contre le mur. C'est l'obstination et l'amertume qui maintiennent les yeux ouverts. Ce sentiment de passer à travers.

On avait dix-sept ans. On avait l'habitude de se retrouver après l'école chez l'un ou l'autre, tous les garçons de la classe. On passait la soirée à grignoter, à regarder un film ou à jouer à des jeux de société. Les parents nous observaient, un peu médusés. Qu'ils étaient calmes, ces jeunes... Qu'est-ce qu'ils mijotaient ? Qu'est-ce qui les motivait ?

On haussait les épaules, on restait graves et concentrés. On n'était pas là pour faire la fête. On n'avait pas d'autre but que de passer la nuit. L'espace éclairé d'une cuisine ou d'une salle à manger nous servait de repaire. Pas de musique. On se contentait des paroles qu'on échangeait, des idées qu'on trafiquait sur un tapis de velours, comme les pions de l'échiquier, les visages muets d'un jeu de cartes. De temps en temps, une blague craquait comme une allumette. On entretenait cette lueur dans laquelle on se reconnaissait. Les esprits s'échauffaient comme les couleurs qui se condensaient sous la caresse du noir. C'était un monde de plénitude qui se passait de nuances. Il n'y avait pas de lassitude, pas d'arrière-pensée pour nous retenir, seulement cette profondeur qui nous attirait.

Si quelqu'un était venu du dehors, il aurait vu la lumière avec une vague appréhension. Il aurait en vain essayé de déceler le mouvement de celui ou celle qui veillait après minuit, sans se douter qu'un conciliabule se tenait entre ces murs. Une sombre tractation avec la nuit.

On résistait. Pas besoin d'alcool, il fallait garder les idées claires. L'obscurité se refermait sur nous et, derrière cette porte close, l'on s'adonnait à quelque jeu de stratégie. *Diplomacy*: les coulisses de la première guerre mondiale. J'étais l'empire austro-hongrois qui faisait alliance avec les Ottomans. *Civilisation*: l'âge du bronze. Nous étions les premiers hommes qui tentaient de s'organiser pour fonder une cité. *Junta*: une succession de putschs militaires dans une république bananière. J'étais l'amiral qui s'entendait avec le premier ministre pour renverser le président. On passait au salon, par petits groupes, pour faire une coalition, définir les conditions d'un accord. Des amitiés pouvaient se faire ou se défaire, on prenait cela très au sérieux.

Les heures se confondaient avec les années, les siècles. La nuit était le long couloir du temps, la chronique de l'humanité, une chronologie sans fin. Elle nous portait jusqu'au petit

matin, jusqu'au souvenir d'un jour antédiluvien. L'aube grise était là quand les esprits s'embrumaient. Chacun trouvait son coin pour soutenir le siège jusqu'au bout, scruter les derniers feux qui partaient en fumée sur l'horizon. Le silence pesait derrière les remparts. Certains finissaient par s'assoupir, mais les autres veillaient pour eux.

Je suis parmi ces derniers. Je déambule dans cette maison étrangère, qui est peut-être celle de mon enfance. Je m'arrête devant les rayons d'une bibliothèque. Je déchiffre les titres des livres qui offrent une matière dense pour échapper au vertige de l'insomnie. Je vois des éclairs fugaces, des chimères sur les visages qui somnolent. C'est l'instant où le jour prend possession de cet espace et respire encore les miasmes de la nuit. Inquiet, aux aguets; c'est quelque chose qui renifle et s'attarde sur nos corps qui portent encore cette sueur noire. Dehors, les réverbères s'éteignent. A l'étage, une porte s'ouvre, des pas glissent sur le plancher. Cette vie rôde déjà un peu partout. Elle va bientôt oublier ce qu'elle a rêvé, ce qu'elle a vécu la veille; elle va se mettre à miauler ou aboyer.

Il m'arrive encore aujourd'hui de la sentir au pied du lit, quand le sommeil me fuit, quand la nuit me rejette comme un naufragé sur les plages du lendemain. J'appréhende le jour qui vient, je perçois son appel pressant, ses yeux tristes de chien qui attend. Je voudrais parfois ne pas me lever, laisser aller ce passeur solitaire qui fait le gué sous la pluie ou le soleil. Les eaux de ce détroit sont grises, par n'importe quel temps, quelle que soit la saison.

Alors, je me souviens des matins d'avant. Quand on avait dix-sept ans, quand on se contentait d'aller au bout de la nuit, de passer à travers elle, avec les yeux ouverts, les idées claires. Il y avait classe le lendemain (c'eût été insensé de faire ça le vendredi soir). Il fallait faire face, répondre aux profs qui ne se doutaient de rien, ne pas flancher devant les filles qui nous regardaient, comme si elles nous voyaient venir de loin. La fatigue ne nous rongait pas, c'était un long vertige, une ivresse. On oubliait qu'il y aurait toujours un jour, une nuit et des lendemains, que la vie était ce vieux dément qui tourne en rond. On n'avait pas dormi, on avait la tête pleine d'embruns et le goût de l'écume dans la bouche, comme des oiseaux marins. On entendait la brise, on pouvait voler vers d'autres rives.